

# NOMENCULTURE

N°9 PREMIÈRE ÉDITION

PRINTEMPS 2013

GRATUIT

REVUE LITTÉRAIRE ET CULTURELLE

PHILOSOPHIE

*P.3*

THÉORIE

*P.4*

CRITIQUE

*P.6*

ENTRETIEN

*P.7*

POÉSIE

*P.10*

[www.NOMENCULTURE.fr](http://www.NOMENCULTURE.fr)

ISSN : 2115-7324

# EDITORIAL

---

*Direction de la publication :*  
Carla Campos Cascales

*Comité de rédaction :*  
Hubert Camus  
Ridwane Devautour  
Thomas Millet  
Serge Muscat  
Guillaume Nottelet

*Illustrations :*  
Carla Campos Cascales

*Maquette / Site internet :*  
Coriolan Verchezer

Paris, mars 2013  
Tous droits réservés  
par leurs auteurs.

[www.nomenculture.fr](http://www.nomenculture.fr)

ISSN : 2115-7324

Chers Nomencultes, le printemps arrive un peu froid cette année, comme notre revue. Les poètes sont toujours les plus prolixes, mais la revue attend de tous vos textes ! Cet éditorial ne peut être qu'un appel à motivation de votre part, d'autant plus que la revue se métamorphose dans les coulisses – à petits pas, certes, mais évolue quand même : bientôt un nouveau projet verra le jour, et pour pouvoir faire de *Nomenculture* quelque chose de plus grand et de plus complet il n'y a que le soutien et le travail des auteurs !

Alors, encore une fois, lisez, sentez, et surtout ECRIVEZ !

Vous avez trois mois pour mijoter de délicieux textes qu'on engloutira avidement.

Bonne inspiration, bonnes allergies et excitation printanières.

Carla Campos Cascales

---

Vous souhaitez nous aider,  
nous rejoindre, envoyer un  
texte ? N'hésitez pas à nous  
contacter :

[contact@nomenculture.fr](mailto:contact@nomenculture.fr)

# Philosopher et rêver dans la camelote

Par Serge Muscat

---

Chaque matin un nouvel espoir vite balayé dans le courant de la journée, pour aboutir au néant dans la soirée. Comme disait Cioran, la vie serait impossible sans l'oubli par le sommeil. Et il faut dormir beaucoup pour supporter l'insupportable de l'existence. Des millions de téléphones portables ne sonnent jamais, laissant leurs possesseurs dans le silence profond de la solitude. Quant à Internet, il ne fait que colporter des publicités qui promettent un bonheur cependant invisible. Le contraste entre ce monde publicitaire et ces millions de visages tristes et endurcis des grandes villes amène à se poser des questions sur ces faits paradoxaux. Tout est conçu pour que nous bâtissions notre vie sur la futilité. L'essentiel n'a pas un grand succès. Nous nous éparpillons dans une myriade de désirs qui clignotent comme les néons d'une boutique alléchante qui sait abuser de ce qui nous reste d'innocence enfantine. L'existence devient alors un tunnel où nous cherchons désespérément une issue vers quelque lumière qui ne soit pas mirage.

A la sortie du tunnel un panneau publicitaire vante une voiture qui vole. Comment interpréter la chose ? Le monde est tiraillé entre le mensonge et la réalité brute et dure d'une maladie mortelle. Il n'est pas étonnant, dans ce contexte, que les hommes perdent la raison à la moindre faiblesse de leur esprit critique. A chaque mètre parcouru se trouve un terrain miné dont l'explosion fera grossir les prisons et les hôpitaux psychiatriques. Tous contre tous, et que les camions volent haut dans les airs ! Pitoyable spectacle jeté en pâture aux consommateurs affamés. . La marchandise sert de pansement à bien des maux sur une plaie ouverte qui s'appelle le mal de vivre. Bientôt dans les salles d'accouchement seront campés des téléviseurs afin que dès la première bouffée d'oxygène le nourrisson regarde le petit écran par lequel on lui fera miroiter une vie idyllique regorgeant de marchandises colorées et spécialement conçues pour lui. Le biberon qui chante ou la couche-culotte chauffante. Son cerveau ne sera pas épargné. Les multinationales pensent à tout pour vous. Et dans le flou de sa perception, le nouveau-né entendra à la place du chant des oiseaux la dernière réclame pour le biberon auto-nettoyant. Science-fiction ? Ce monde possible n'est pourtant pas si éloigné de nous. Ce monde d'agités qui ne connaît aucune paix intérieure est promis aux aléas de l'explosion ou de l'implosion. Comme on a le choix entre moutarde et mayonnaise, nous avons ici le choix entre le suicide ou le meurtre. Rien entre les deux que l'on puisse appeler le repos ou la quiétude.

Pas de signification possible à donner en regardant le foisonnement des avions dans le ciel. Seulement des rêves que l'on entrevoit à travers les hublots de la carlingue.. ■

---

Je sais que ce *n'est pas bien*. Je sais que cela fait rire, ou pleurer, ou les deux en même temps, mes amis. Je sais que ça me fait souffrir. Mais vous savez que je le cultive. Que cette souffrance, je l'aime. Comme un témoignage de plus de mon amour.

Il suffit que je rencontre une femme pour que. Non : même pas besoin de l'avoir rencontrée ; il suffit d'un regard que je lui adresse, alors que parfois elle ne m'a même pas vu. Il suffit qu'une femme paraisse devant mes yeux pour que je tombe amoureux d'elle. Pas de toutes, bien sûr ; mais j'ai cette facilité à tomber amoureux d'une femme que je ne connais même pas qui en déroute plus d'un. Cette femme, je ne sais pas comment elle s'appelle ; je ne connais le son de sa voix que si j'ai surpris une de ses conversations. Cette femme me plaît. Je regarde cette femme. Je la regarde tant que je ne vois plus qu'elle, que le pire brouhaha devient une vague rumeur à peine audible pour tenter de percevoir son timbre. Le plus beau, assurément. Soudain, cette femme disparaît. Elle n'a pas deviné ni senti ma présence. Je *la quitte*, triste et fier à la fois. Fier de me dire qu'elle me plaît, qu'elle est sans doute formidable. Fier de me dire que je vais l'aimer.

Et, petit à petit, j'en viens à l'aimer. Quand je la quitte je n'ai plus que son visage en tête et il n'y a plus rien autour de moi, plus rien qu'un voile doux et soyeux, dans lequel se lover. Je ne résiste pas et me laisse y choir. Cette femme, ensuite, je la rêve. Ce sont des rêves d'adolescent, des rêves d'enfant ; des rêves dans lesquels nous sommes ensemble et à son tour elle ne voit plus que moi. Des rêves que je ne veux pas réaliser : je sais que la réalité déçoit toujours. Des rêves autosuffisants. Pourquoi tenter de s'aimer, si je suis sûr de pouvoir l'aimer dès aujourd'hui ?

Si j'ai de la chance, je revois cette femme dans un cadre ou dans un autre, une heure ou un an plus tard. Le silence est conservé, il est le meilleur abri des cris d'amour qui résonnent dans tout mon être. Je l'aime et je l'adore : tout ce qu'elle a touché, effleuré, les lieux où ses pieds ont marché deviennent mes fétiches. Je me moque de celui qui lui parle, plus encore de celui qui essaie de la séduire car il n'aura jamais ce que j'ai, moi. Je hais celui qui va saisir le verre, le stylo ou toucher la table après que sa main s'y soit posée : celui-là est sacrilège. Je ne la suis pas autrement que du regard, la distance est de mise comme le silence. Seulement, je sais que ses doigts sont passés sur ce coin de table, qu'elle s'est assise ici et que ses pieds se sont posés exactement à cet endroit et non juste à côté. Quand elle est partie je vais à ces objets bénis et, avec beaucoup d'émotion, beaucoup de tendresse, de pudeur et d'enthousiasme, je caresse le bois de cette porte ou cette table et c'est comme si je sentais sa peau. Avec mille précautions je marche sur ses pas, exactement au même endroit. C'est comme, enfin, l'union. Attention à ne pas effacer sa trace mais à s'en imprégner. Je la vis, je l'aime et personne ne peut rien deviner.

Je l'aime, je la rêve en silence malgré les hurlements et je l'adore. Je me souviens d'un film que j'avais vu, autrefois. Je me souviens d'un groupe d'enfants amoureux d'une jeune femme. Je me souviens qu'elle était partie en forêt à vélo et que les gamins l'avaient suivie, de loin. Elle pose son vélo contre un arbre et s'enfonce dans la forêt. Assurés d'être seuls, les enfants s'approchent de leur fétiche et, chacun leur tour, posent leur joue sur la selle. J'avais trouvé cette scène ridicule mais maintenant que je m'en souviens, j'admire ces enfants qui sont comme moi. J'essaie de me souvenir du titre du film mais en relevant la tête, je vois une femme au loin. Je sais que ce *n'est pas bien*. Je sais que cela fera rire, ou pleurer, ou les deux en même temps, mes amis. Je sais que ça me fera souffrir. Mais vous savez que je le cultive. Que cette souffrance, je l'aime. Alors laissez-moi, cette femme aussi, l'aimer. ■

## Critique : Hémorragie à l'errance, par Jean-

François Jacq

Par Carla Campos Cascales

---

*« Mon écriture est une déferlante, une ouverture à la vie, une ambition à porter haut le désir de vivre. Appelons cela une pulsion, une plaie, une cicatrice. Une évidence. Ce qui est le point de départ de toute naissance. Mon style, si je devais le définir, se présente comme une ligne imperturbable que je trace, une ligne tel un fil que je ne quitte pas – une ligne que l'on peut rapprocher alors à l'idée même de route – et sur lequel je m'autorise tout débordement. »*

Ainsi définit Jean-François Jacq son écriture. En effet, il y a de cela dans *Hémorragie à l'errance*, il y a cette « déferlante », il y a aussi toute cette vie amassée dans ce narrateur à la première personne, dans lequel on bascule d'emblée ; on bascule dans sa réalité, dans ses questions, et là : impossible de sortir de cette conscience qui nous transporte, qui nous fait entrer dans une subjectivité à la manière du sujet merleau-pontien. Une écriture profondément phénoménologique au sens où elle avance pour découvrir un monde nouveau et en dernière instance, pour SE découvrir.

Le lecteur remerciera Jacq de s'être lancé dans une écriture poétique, agile, qui se laisse aller en toute sincérité et qui n'a pas recours à l'anecdote pour émouvoir ; au contraire, elle se submerge dans le plus profond du mal être de la subjectivité, pour décrire la souffrance de vivre dans la rue (oui, le livre, qui ne peut être appelé roman du fait de la véridicité revendiquée par l'auteur, porte sur cette étape particulière de la vie de ce dernier) d'un œil qui se tourne vers l'intérieur plutôt que vers l'extérieur. La rue c'est avant tout une souffrance intime, on dirait. La souffrance de la solitude, du rejet et du mépris. Mais aussi l'espoir d'une beauté intrinsèquement humaine, la beauté de la rencontre et d'un regard qui se jette vers cette conscience perdue, pour la faire ressortir et lui permettre de s'objectiver : l'écrivain et le lecteur culminent ensemble lorsque cette souffrance se fait objet, devient écriture et permet enfin d'être comprise.

L'ambivalence de cette découverte : l'espoir dans le désespoir, le beau au milieu du sale, ne fait que nous ramener à la complexe et riche contradiction de l'existence posée ici avec une réalité surprenante : rien ne paraît plus sincère que ce témoignage en forme de cascade. Les mots semblent crachés dans la spontanéité de leur naissance.

C'est cette « genèse » de l'écriture que met en place *Hémorragie à l'errance*, la genèse d'une conscience à travers la compréhension d'elle-même dans un monde plus qu'incompréhensible. Le plaisir de rentrer dans ce trou caverneux c'est d'apprendre à en sortir avec le narrateur, malgré nous, on se sent pris dans ce chemin avec lui, ce chemin devient le notre, pour un instant. ■

Nomenclature : Pourquoi avoir choisi l'écriture comme moyen de faire sortir cette « hémorragie » ?

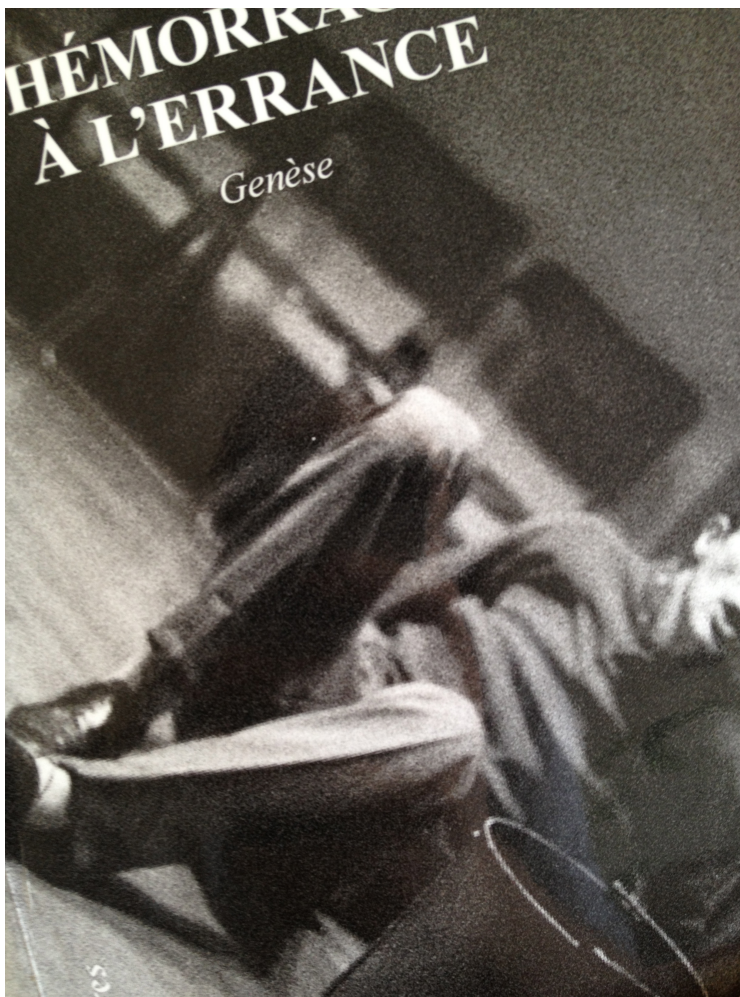
**J-F J.** : *L'écriture n'a jamais été un moyen, mais bel et bien la seule et unique issue envisageable. Je n'ai eu que les mots pour me venir en aide, me sauver du naufrage de mon enfance, enrayer mon absence de communication. Avant même de m'atteler à l'écriture, il y a d'abord eu une hémorragie de mots, telle une prolongation à mon hémorragie de vie, dont je ne savais que faire et que je m'employais à triturer. On écrit d'abord pour soi, ce que j'ai fait durant des années, sans savoir à quel moment j'arriverai à apporter une dimension universelle à mon écriture.*

**N.** : Lorsque je lis : « J'avoue que je me tournais vers des garçons évidemment paumés. Je cherchais la beauté de leur vie en provenance de leur enfer. Je m'en tenais à ce courroux dans leurs regards, à cette violente et étincelante pépite de leurs yeux, à cette fragilité sans nom. Étant moi-même de la rue, pertinemment de leur monde, je pouvais, au premier coup d'œil, en déceler et sublimer toute leur beauté ; toute leur immensité. » (p.112) Je ne peux éviter de penser à Jean Genet, à sa façon de poursuivre la beauté des voyous qu'il exalte presque jusqu'à la divinité, et qu'il se réclame de comprendre seul parce qu'il les identifie lui aussi à son monde. L'écrivain de *Miracle de la Rose* est une référence pour vous ?

**J-F J.** : *On en revient à l'amour des mots, à ce qu'un auteur peut transmettre de degré d'amour à travers son écriture et Genet fait, à ce titre, effectivement figure de référence. J'attends d'un livre qu'il soit une claque, qu'il me bouleverse, qu'il me fasse sortir de ma ligne, qu'il me fasse pénétrer dans l'univers de l'écrivain. Je suis effectivement comme Genet. Dès lors que la vie déborde d'un visage, dès lors que quelque chose transpire, quelque chose ayant à voir avec un vécu peu ordinaire, je le prends comme un signe de reconnaissance.*

**N.** : Quels sont vos modèles artistiques en général, et avant tout, littéraires ? Étant donné que c'est quand même cet art que vous avez choisi.

**J-F J.** : *Ils sont extrêmement nombreux. Ils portent chacun leur croix et ont su transfigurer leur vie et leurs souffrances. Je citerai Reinaldo Arenas, Guillermo Rosales, Louis Calaferte, Hervé Guibert, Mishima, Pasolini, Annie Ernaux, William Burroughs. Antonin Artaud.*



**N.** : En publiant un texte on ne peut pas vouloir juste écrire pour se libérer de quelque chose qui nous étouffe, il y a donc forcément, dans votre entreprise d'écriture, un message pour l'autre. Avez-vous voulu faire prendre conscience à autrui de cette réalité qu'il ignore et souvent méprise (la réalité de la rue) ou bien ne sentez-vous aucun besoin didactique ou même moralisateur derrière votre écriture ?

**J-F J.** : *Ecrire ne me libère en rien mais me permet de valider, de prolonger, d'ouvrir ma propre vie, d'y plonger mes mains, ma plume, mon regard. La rue est l'un de mes terrains de prédilection, car elle fait plus que tout partie de ma vie. Au même titre que n'importe quel lieu qu'un écrivain entrouvrirait son*

*univers à ses lecteurs, je donne à voir, à sentir et à entendre ce que représente, pour moi, la rue. Je n'ai aucun désir moralisateur, aucune démarche allant dans ce sens. C'est le désir de partage et l'amour des mots qui me portent, le désir de combler un manque.*

**N.** : On parle beaucoup d'autofiction aujourd'hui pour qualifier la nouvelle forme d'autobiographie, il s'agirait de prendre appui sur son vécu pour se romancer soi-même. Quelle est la part de vécu dans votre récit ? Est-elle assez importante pour se démarquer tout à fait du roman ?

**J-F J.** : *Il n'y a pas un seul mot, dans ce récit, pouvant se répondre de la fiction ; dans le sens où chaque mot s'intègre pleinement à mon vécu. J'ai touché au plus près de mon histoire et pesé chaque mot. Il ne s'agit donc pas d'autofiction puisqu'à aucun moment, je ne me réponds de mon imaginaire. C'est assez troublant, déconcertant, au point que cela me donne actuellement l'impression que je suis dans l'incapacité d'écrire un roman. Dans mon premier livre, Heurt limite, j'avais déjà posé les bases de mon écriture dont l'une des raisons d'être tenait en une phrase, leitmotiv de ce que je suis : « après tout c'est de vie que je suis en manque ». Ce qui revient à dire que mon écriture comble ce que je considère comme un manque essentiel dans le courant de mon existence. Et cette déferlante me pousse vers ce manque que l'on retrouve forcément dans toute existence. L'un de mes messages serait que l'écriture et les mots peuvent, en partie, combler ce manque.*





**N. :** Sous le titre de votre roman : *Genèse*. Cela est un mystère pour le lecteur. Est-ce une détermination générique (cela se trouve où d'habitude on lit « roman » ou « poésie »), est-ce votre choix ?

**J-F J. :** Le sous- titre « *genèse* » se présente comme un mot à tiroir, d'abord un point de départ, une naissance, une revendication, un acte de création en tant qu'individu, une écriture, une œuvre, œuvrer dans ce sens. Je suis en quelque sorte né à la littérature de la même façon que l'on vient au monde, en ayant été expurgé par les mots que je me suis choisis. Cela peut paraître prétentieux, mais je ne retiens qu'une seule chose : sans l'écriture, sans les mots, sans les auteurs m'ayant donné le goût de lire, sans la beauté littéraire, je ne serai plus de ce monde.

**N. :** De quoi rêvez-vous ? Quels sont vos projets ?

**J-F J. :** D'histoires à écrire. De temps à trouver pour en achever l'écriture. De dépassement, de déferlante. Je rêve de parvenir à écrire plus vite que je ne l'ai fait jusqu'à présent, je rêve de tenir enfin un texte à même de me faire plonger encore plus profondément, dans les fondements même de la vie, les entrailles de toute existence. Je rêve d'une écriture en marge, ce que je revendique déjà haut et fort. Je rêve d'un éditeur qui me laisserait le champ libre et me donnerait sa confiance ; et ainsi ne plus perdre de temps à chercher... ■

## Sans titre

---

Il était un temps où j'aimais le mauvais temps.  
Beau temps de confort et de réflexion  
Les genoux sur la poitrine  
Je lisais Baudelaire et Whitman, faisant mine  
De ne pas voir la morosité  
Et la fatigue du jour pluvieux  
Qui m'engourdissait

Il était un temps où le mauvais temps était grisant et  
L'inspiration venait sans peine,  
c'était le temps des feuillets  
Les feuillets de Bamako  
J'écrivais sans peine  
Et c'était sans haine que je levais les yeux  
Autour, les couleurs et la lumière dedans  
Dehors le mauvais temps

Le temps d'aujourd'hui n'est plus  
Il est passé le rire sonore quand l'orage éclate  
Il est passé l'élan, se lancer entre les gouttes  
Mon rire dort aujourd'hui, ma tête sèche  
Assoupis mes sourires, il ne reste que mes doigts  
Qui tapent et qui tentent  
De garder en vie, une lueur d'envie  
Pour le dehors et la pluie  
malgré le temps, mauvais, et gris

Le temps ne semble pas passer

Oui! Il était un temps où mauvais temps était beau  
les couleurs étaient vives et là  
Au creux de mes doigts  
Ce temps est passé.

de Guillaume Nottelet

---

Le murmure de ton parfum racole mes désirs éteints.  
La violence latente de ton humeur rend l'homme à ses terreurs.  
Tu es la femme dont je n'ai pu me passer, celle d'une douce danse.  
Tu est la femme du passé, celle qui m'a crée de sa hanche.

L'image entêtante se diffuse dans ta chevelure et se dissout en ton murmure.

Respiration brûlante, âme dilettante, ma peau sous tes ongles.  
Eclair aphale de tes yeux opales dont l'énigme me fait chercheur.

Un cœur, une vie.  
Ton corps, ton envie.  
Un rêve, une nuit.

de Thomas Millet

---

Subversifs rebelles sans nom ni raison  
Rien de cet orgueil à vomir des passions  
Factices blondes et rousses ne saurait tuer  
La concupiscence immuable et éternellement submergée  
Et complaisante de ces craquements boiseux  
Des craquements des rêves échappés des vaincus  
Par les sociétés toutes similaires de nos malheureux.

Finitude humaine

Fierté rancunière  
Limité libertaire  
Sens de sa misère  
Miséreux du contraire  
Elan d'amour de rosière  
Qu'il contemple amer  
Au sein creux de sa mère  
A la chaleur de sa chair.  
Et le chant de la guerre  
Et la vie du cimetière  
Et les pourritures de la terre  
Sa pensée suicidaire  
Ses activités vivrières.

ÉDITO	P.2
PHILOSOPHIE	P.3
THÉORIE	P.4
CRITIQUE	P.6
ENTRETIEN	P.7
POÉSIE	P.10

NOMENCULTURE changera prochainement de formule.

Pour écrire ou en savoir plus, contactez-nous à  
[contact@nomenculture.fr](mailto:contact@nomenculture.fr)

[www.nomenculture.fr](http://www.nomenculture.fr)  
ISSN : 2115-7324